

LE RENVERSEMENT CIVILISATIONNEL OPÉRÉ PAR LE CAPITALISME ENTRE 1850 ET 1945

ou « un secret de famille » qui perdure.

Du point de vue historique, il faut caractériser la fin du XIX^e siècle comme l'établissement d'une *civilisation capitaliste* en tant qu'elle s'installe dans des pays et des cultures disparates pour les bouleverser profondément, au point de les structurer majoritairement sous sa férule. Ce qui complique cette nouvelle lecture de l'histoire, c'est qu'aussitôt établie, cette civilisation s'est attelée à sa propre destruction en même temps que celle de la biosphère. La concomitance de ce double mouvement n'étonnera pas ceux des lecteurs qui ont lu l'interprétation néo-marxienne de Robert Kurz ou d'Anselm Jappe qui la rattachent à l'essence d'un capitalisme qualifié de « sujet automate » uniquement tourné vers une « valorisation de la valeur » et irréductiblement contradictoire avec toute forme de vie.

Voyons en détail quels arguments nous avançons pour soutenir cette autre conception de l'Histoire. Il s'agit essentiellement de mettre en lumière de profondes ruptures, mais qui n'ont pas donné lieu à un paradigme historique capable de les représenter correctement comme ce fut le cas lorsque fut introduite la notion de *Renaissance du XVI^e siècle en Occident*. Or nous verrons par comparaison que ce qui s'est déroulé entre 1850 et 1945 relève d'une rupture historique bien plus décisive et plus importante.

À la fin du XVIII^e siècle en Occident, émergent avec des rythmes et des « objets » différents « trois révolutions » : politique, scientifique et industrielle. Elles constitueront la base d'une « triple alliance » (sciences – industries – Etats) synthétisée à la fin du siècle suivant. Mais peut-on se contenter d'énumérer ces changements historiques essentiels – auxquels s'ajoutent la destruction graduelle du monde paysan, la mondialisation libérale des échanges, une expansion coloniale inédite et la constitution progressive des Etats-nations modernes en Occident ? Autrement dit, il se serait produit une triple révolution, suivie de quatre grandes mutations sociales décisives accompagnées par le bouleversement de la philosophie, de la littérature, de l'architecture, de la peinture, de la musique, des arts visuels et de ceux de la scène, de la naissance de la photographie et du cinéma, un chambardement des territoires de la campagne, des langues, de la ville, des émotions et des perceptions, sans pour autant que cela engendre « un monde nouveau » en Occident ?

Dans les grandes fabriques à prolétaires, la combinaison du charbon et de la machine à vapeur allait décupler la force mécanique utilisée et cet emploi de l'énergie fossile devint majoritaire par rapport à celle des énergies animales ou renouvelables au milieu du XIX^e siècle. Il s'est alors produit une énorme accélération, inédite, de la production, de l'innovation, du pillage et de la division internationale du travail qui seuls permettaient d'asseoir les avantages concurrentiels nécessaires dans la course vitale au taux de profit entre industriels. Mais c'est beaucoup plus que l'accélération d'un mode de production qui s'est alors cristallisée, car les rapports à la terre, aux saisons, aux animaux, à l'alimentation ; l'économie domestique, les métiers, l'agriculture, l'artisanat, le commerce, les transports ; les modes de vie, l'habitat, les mentalités et les représentations, les rapports au temps et à l'espace, les langues parlées, les sociabilités et les valeurs sur lesquelles s'appuyait un mode d'être, bref tout ce qui constitue une culture, une société et une civilisation s'est trouvé chamboulé. Et nous verrons par la suite que ce fut encore plus profond que cela.

Tandis que la vassalisation personnelle des sujets de sa majesté était abolie au profit d'une fraternité citoyenne formellement égalitaire, les corps réels de ces nouveaux citoyens libérés pour le marché du travail étaient enchaînés aux machines et appelés à se couler dans l'espace clos de la grande fabrique mécanique treize à quinze heures par jour. Pour sa part, l'Etat-Nation les engageait à se soumettre à la volonté générale élaborée dans l'espace prestigieusement feutré des hémicycles parlementaires. D'autre part, les subjectivités étaient invitées à admirer les prouesses de la miraculeuse modernité technico-scientifique et les imaginaires anciens à s'effacer devant l'irréfutable objectivité élaborée dans l'espace réservé des laboratoires, avant que les imaginaires ne deviennent progressivement structurés par la rationalité calculatrice et transgressive (RCI). *Autrement dit, la personne humaine, que l'on définit habituellement par la conscience qu'elle a d'exister comme être physique, social et moral, voyait ses trois corps appelés à se réorganiser totalement dans cette « modernité » en mutation.* Ce ne sont donc pas seulement de nouveaux rapports économiques, politiques, culturels qui se mettent en place au XIX^e siècle, c'est une civilisation entière qui est bouleversée dans tous les domaines qui la constituent : *le réel*, c'est-à-dire la matérialité de cette civilisation ; *le symbolique*, c'est-à-dire la parole, la langue et son énonciation (le breton et l'Occitan interdits dans les cours de récréation), bref toutes les formes de socialisation ou de sublimation qui spécifient les rapports humains ; et *l'imaginaire*, c'est-à-dire tout ce qui structure l'inconscient de chacun de ses membres, qui est à la fois le principal ferment de cohésion et le plus puissant levier de changement social.

Ce point de vue global est le seul qui permette de comprendre au fond les mouvements de résistance qui traversent le siècle – le luddisme, les révolutions ouvrières, le romantisme, la réaction religieuse ou l'angoisse de la classe montante occidentale qui, traduite dans le nouveau paradigme scientifique, s'exprime par la peur d'une « dégénérescence générale de la race blanche ». Quelles qu'en soient les manifestations, ces changements furent à juste titre largement vus et ressentis comme une déshumanisation profonde en marche par les contemporains de ceux-ci ; toute la littérature du siècle

en témoigne. Des bouleversements comparables, il y en eut dans l'histoire des civilisations ; la nouveauté – elle fut radicale et d'une extrême rapidité par rapport à ce que les êtres humains et leurs civilisations avaient connu jusqu'alors – ce fut le fossé qui séparait le monde ancien de celui qui était en train d'éclorre avec une violence inouïe dans tous les domaines.

En outre, s'affirmaient à ce moment-là *les trois sources de l'illimitation* qui sont aujourd'hui diagnostiquées comme le syndrome majeur qui mène le monde à sa perte : le démocratisme bourgeois, en tant qu'il congédie une clé de voûte politique structurante à travers la « parole de maître » millénaire d'une royauté de droit divin¹ ; le capitalisme thermo-industriel en tant qu'il est acculé à une fuite éperdue vers l'augmentation de la production ; le mode de connaissance scientifique en tant que démarche intrinsèquement illimitée qui est nécessairement amenée à transgresser tous les caractères spécifiant le minéral, le végétal, l'animal et en particulier ceux de l'espèce humaine qui devient « une variable » abstraite. Que la confluence des ces trois phénomènes ait catalysé chacun d'entre eux en retour et, in fine, provoqué un saut qualitatif de cette illimitation ne peut être mis en doute. Cela ouvrirait certes des horizons temporels et spatiaux inédits, mais dans quelle direction et pour quel dessein ? Le futur allait nous l'enseigner dans la douleur. En tout cas, force est de constater que toute autre forme d'être et de rapport au monde que ceux portés par la triple alliance, sous les habits neufs du progressisme républicain, allait bientôt être évincée. La philosophie elle-même allait bientôt se démettre devant un puissant mode de connaissance scientifique qui s'affirmait comme le seul producteur légitime de vérité des temps modernes.

En comparaison des siècles passés, les sociétés de la fin du XVIII^e siècle ont rapidement évolué pour donner naissance à une nouvelle « synthèse sociale », de type capitaliste, dans la mesure où le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire de l'ensemble du corps social fut reconditionné. Mais étant donné la puissance foncièrement transgressive du capitalisme, il ne lui aura pas fallu plus d'un demi-siècle supplémentaire pour en arriver à basculer cul par-dessus tête les fondations de toute la vie sur Terre. C'est ce que l'avènement d'Auschwitz et d'Hiroshima est venu signifier au monde. Cela ouvrirait une voie royale à ce qui est l'essence du capitalisme thermo-industriel, la mort, et c'est ce qui fera de cette civilisation la plus courte ayant jamais existé dans l'Histoire de l'Humanité. Présenté et largement admis comme une ingénierie sociale rationnelle et scientifique à l'époque, l'eugénisme a introduit dans les sociétés occidentales de la fin du XIX^e siècle un des plus énormes bouleversements qu'il soit possible d'introduire dans le sous-bassement imaginaire de toute civilisation, et ce avec la caution de la grande majorité des médecins,² des chercheurs, des institutions scientifiques, politiques et même philanthropiques de l'époque³. Il a tout simplement proposé de passer par pertes et profits un des interdits fondateurs de l'Humanité, c'est-à-dire l'interdit du meurtre. Autrement dit, il s'est agi d'une transgression des fondements de toute vie en société qui a largement ouvert la voie à celles que constitueront la guerre industrielle totale et le nazisme. Faut-il l'illustrer ? L'eugénisme, sera, de tous les points de vue, une version d'essai de *la solution finale*⁴ dans la mesure où dès cette époque la stérilisation des « déviants, asociaux et improductifs » fut mise en œuvre, les premières lois édictées dans le but de purifier le corps social (ou la race) datant de 1907 aux États-Unis. Cette transgression fut mise en place par les États modernes ou avec leur plein accord ; leur première mission et raison d'être consistant dans la protection des populations, ils remettaient ainsi en cause le fondement principal de leur légitimité.

Ainsi, adossées à des contre-révolutions, à une expansion libérale et colonisatrice basée sur la triple alliance, à la montée des nationalismes, à toutes les désinhibitions successives qui en auront préparé l'avènement, des transgressions majeures de ce qui constitue les fondations de toute humanité allaient se développer et se réaliser à travers l'eugénisme puis la « guerre de trente ans » (1914-1945), selon l'expression d'Eric Hobsbawm. En d'autres termes : sur les terres d'un ancien humanisme et d'un idéal révolutionnaire défaits, un gigantesque tapis rouge fut déroulé en l'honneur de Thanatos avant même son couronnement planétaire en 1914.

Si l'on qualifie de « Grande guerre » la première guerre thermo-industrielle totale de « la modernité », c'est non seulement à cause de l'échelle des phénomènes, mais aussi à cause des armes nouvelles utilisées (chars, lance-flammes, sous-marins, gaz toxiques, aviation, porte-avions, bombardements aériens) et de la puissance de feu déployée. C'est aussi parce que c'est l'ensemble du corps social qui est mobilisé, et par suite visé par des crimes de guerre (bombardement des villes et institution des camps d'internement de civils lors des invasions). C'est encore parce que l'engagement demandé au front et à l'arrière est total, aussi bien matériellement qu'humainement, et ce dès les premières semaines. C'est également parce que ses dimensions internationales entraînent le fait qu'elle est nécessairement reçue comme une menace de mort qui plane

¹ Il ne s'agit évidemment pas ici d'une quelconque nostalgie de l'absolutisme, mais de pointer « l'absence de limite » que le formalisme démocratique bourgeois induisait en même temps qu'il falsifiait toute approche de la démocratie tout en induisant une « égalisation » des hommes nécessitée par la généralisation du marché du travail. Sur un autre aspect de cette question, voir les ouvrages de Jean-Pierre Lebrun *Un monde sans limites*, ERES, 2009 et *La condition humaine n'est pas sans conditions*, Denoël, 2010.

² La catégorie socioprofessionnelle des médecins sera celle qui sera la plus nazifiée à l'époque du III^e Reich (69%). André Pichot (2000).

³ En 1927, la Rockefeller Foundation financera la construction du Kaiser Wilhelm Institute d'anthropologie, de génétique humaine et d'eugénisme à Berlin, puis le programme sur lequel Josef Mengele « travaillait avant de le développer » à Auschwitz...

⁴ Le premier génocide du XX^e siècle fut celui perpétré en 1904 par l'Allemagne en Namibie : près de cent mille Hereros et Namas furent exterminés dans des camps de la mort où un certain Mengele, pratiqua ses premières « expériences médicales »...

pour la première fois, à cette échelle, et de cette manière, sur une grande partie du globe. C'est enfin parce qu'il se produit là « *un effondrement total des autolimitations traditionnelles de la guerre en Europe* ».

Examinons de plus près maintenant comment se sont articulés l'acculturation capitaliste de la fin du XIX^e siècle, l'eugénisme, la Grande guerre et la généralisation du fordo-taylorisme ; cela nous permettra de comprendre ce qui en est résulté dans la conscience des foules et dont la meilleure représentation est celle d'une forêt après le passage d'un incendie ravageur : ne subsistent alors que de grandes étendues silencieuses de troncs calcinés dont la noirceur charbonnée se détache avec précision sur tous les cieux.

Au cours du XIX^e siècle, la famille se réduit et se recentre progressivement sur sa descendance, constituant ce qui fut ensuite appelé « la famille nucléaire ». Progressivement, les parents placent les désirs de mieux vivre ou de mieux être sur les épaules de leurs enfants, c'est-à-dire vers le futur. Cela ne peut évidemment se faire que si cet avenir est imaginé comme similaire au présent ou intégré dans un progrès social linéaire qui le rend désirable. Ces fils – investis de toutes les aspirations d'ascension sociale que l'école, la république, le progrès, la science et l'industrie ont générées – vont précisément disparaître dans l'enfer déshumanisant que cette même « modernité » engendre sur les champs de bataille de la Grande Guerre. C'est exactement durant cette période de « transition démographique », mais surtout de mutation sociale extraordinairement profonde comme nous l'avons vu, que cette saignée se produit : dure expérience – et dans ce qu'elle a de plus intime – que l'expérience de cette « modernité ». En d'autres termes, tandis que le progressisme républicain s'appuie sur *la triple alliance* pour créer une espérance laïque, c'est cette espérance qui conduit ses enfants sur les fronts et qui les décime. Mais ce sont de jeunes hommes qui meurent, de mort violente, avant les parents. Cela constitue une inversion de l'ordre des générations devant la mort, redouble la blessure et entrave considérablement le travail de deuil, entraînant des désordres psychiques, non seulement chez les ascendants, mais dans l'ensemble des structures familiales et sociales. Ce qui revient à dire que cette barbarie, en même temps que dans les inconscients de chacun, a semé le trouble dans les strates les plus profondes des sociétés. Ainsi, pendant plus de quatre années, beaucoup plus qu'une simple brutalisation des mœurs, la « Grande guerre » fut la réalisation de l'expérience fondatrice, sur une échelle continentale, de l'ensauvagement en marche depuis le milieu du siècle précédent. En outre, le statut de la mort en Occident allait en être bouleversé étant donné, d'une part, que cette guerre thermo-industrielle totale et mondiale avait annulé toutes les limites de la violence en obligeant des millions de personnes à vivre, d'une manière ou d'une autre, de près ou de loin, avec la transgression répétée des interdits fondateurs de l'Humanité ; et, d'autre part, que sous les habits neufs de la « modernité », cette mort s'est imposée comme une production industrielle de masse des soldats par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Dès lors, comment s'étonner que nombre de soldats démobilisés aient trouvé une solution de continuité dans un engagement nationaliste et milicien qui avait la mort pour emblème ?

À la fin de la guerre, l'énorme expansion d'une industrie acquise au fordo-taylorisme a été l'autre élément décisif dans l'approfondissement de la déshumanisation, d'abord dans la sphère de la production, puis par capillarité, dans l'ensemble du tissu social. Tout devint « facteur de production » : hommes, machines et matières premières pêle-mêle. Cette fabrication de masse ne pouvait avoir qu'un seul but, être engloutie par les masses, aux premiers rangs desquelles les producteurs eux-mêmes qui devinrent serf des marchandises à produire, dans un mouvement circulaire à vocation perpétuelle. Cet ensemble de phénomènes allait finir par engendrer un « homo-œconomicus » misérable se déplaçant en foules dans des concentrations citadines hors-sol. A ce point de l'argumentation, il faut dire un mot de l'automobile, qui, par la technique mise en jeu, par les modifications du mode de vie qu'elle entraîne, va devenir le signe de distinction de toute une époque, signe auquel les producteurs sont appelés à s'identifier et qu'ils pourront s'approprier grâce au salaire et au crédit. C'est à travers ce type de phénomène que l'industrie de masse engendre une civilisation des foules comme dirait Hannah Arendt. *Metropolis* de Fritz Lang et *Les temps modernes* de Charlie Chaplin ont bien représenté la désarticulation psychosociale et la déstructuration de l'imaginaire ancien qu'a produit la dépossession inhérente au système fordo-tayloriste, ce qui n'a pas peu contribué à approfondir l'obsolescence de « l'homme au travail », ou ce que l'on pourrait nommer sa « liquidation dans le travail ». Comment ne pas remarquer la convergence étroite qui existe entre les organisations, les dispositifs, les « valeurs » et l'imaginaire de l'organisation scientifique du travail à la chaîne et ceux des ingénieries sociales inventées au XIX^e siècle, depuis l'hygiénisme jusqu'à l'eugénisme ? Fondamentalement, la conception de l'être humain à l'œuvre dans ces domaines est identique : il s'agit d'une *objectivation radicale* (d'une réification) de tout être vivant qui va bien au-delà de toute philosophie utilitariste. Les deux figures de proue de cette « modernité », d'un côté les industriels et de l'autre les scientifiques, s'en feront les hérauts.

Cela entraîne les réflexions suivantes : à partir du moment où le travail et l'être humain ont été encasernés, disqualifiés, prolétariés, déréalisés et finalement massivement déshumanisés dans les usines, alors, tout a été possible dans l'ordre de la banalisation et tout est devenu acceptable dans l'ordre du mal puisque la division du travail, en excluant le producteur du but final de la production, allait bientôt permettre qu'un employé lambda devienne le rouage d'un crime sans que cela ne trouble le moins du monde sa conscience morale ; notons, cela est important, qu'il s'agit-là d'une constante pérenne qui n'a fait que s'intensifier avec l'approfondissement de la division internationale du travail. Au quotidien, cela allait finalement engendrer ce qu'il faut bien appeler « *la misérable circularité des raisons de vivre* » en occidentalité

capitaliste : produire en échange d'un salaire, lequel permet de vivre en consommant les marchandises produites en échange d'un salaire... En outre, les moyens scientifiques et techniques engagés dans cette aliénation mortifère allaient bientôt faire l'objet d'une admiration érigée en culte de cette modernité morbide : c'est ce qu'il convient d'appeler un dispositif qui rend la mort désirable, c'est-à-dire une érotisation de la mort. L'étape suivante verrait le dépérissement de toute conscience morale dans la nouvelle économie psychique du « sujet libéral », symptôme supplémentaire de sa vacuité totale. Mais « les restes de cette humanité » devaient continuer à être valorisés, d'où découle l'inévitable obligation de mettre en place une « industrie de la consolation » pour ces « restes humains ».

De tout cela il résulte qu'à partir du moment où le mode de connaissance scientifique a légitimé la stérilisation puis l'élimination des « déviants, asociaux et improductifs » afin d'améliorer la race, cela n'a plus été un tabou infranchissable pour les gouvernants que de passer à l'acte, d'autant qu'il ne subsistait de l'imaginaire ancien que les troncs calcinés de la RCT ; de même, à partir du moment où les colonisés ont été montrés dans des zoos occidentaux comme des objets d'étude figurant les premiers âges de l'humanité moderne, il fut considéré comme légitime de parquer des personnes noires de peau dans des camps de concentration en pratiquant sur leurs corps des expériences qualifiées de médicales ; à partir du moment où le respect dû aux morts a été massivement mis en cause par la guerre industrielle totale et qu'il n'était même plus possible de les pleurer comme les hommes l'avaient fait depuis la nuit des temps ; à partir de ces moments, que restait-il des fondements de notre humanité en Occident ? Plus grand-chose, ce qui permit aux nazis et aux autres régimes totalitaires de s'en emparer facilement et de diriger ce qui devint des foules vers les expériences les plus mortifères.

Auschwitz-Birkenau et Hiroshima-Nagasaki allaient parapher ce grand renversement.

Jean-Marc Royer, mai 2016.